

15 OCTOBRE 1971

# Trois peintres et un photographe tunisiens participent à la 7<sup>ème</sup> Biennale de Paris

Inaugurée par Messieurs Duhamel et Schumann, la 7<sup>ème</sup> Biennale de Paris s'est ouverte au parc floral de Vincennes le 24 septembre dans une ambiance de fête.

Trois peintres tunisiens ainsi qu'un photographe participent à cette manifestation : Soufy, Sahli, Bettaleb et Makni. Bien que leurs œuvres n'entrent pas directement dans le cadre des options choisies par les organisateurs de la Biennale, on peut toutefois dire qu'elles trouvent ici une place estimable et que bon nombre de spectateurs daignent s'y arrêter.

Soufy dans l'abstraction froide, Bettaleb, lyrique et lumineux restent fidèles à un style qu'on leur connaît depuis fort long-

temps; leurs toiles peintes à Paris au cours de l'année 70 furent d'ailleurs présentées au public tunisien au cours de l'hiver 71. Makni présente une dizaine de photos, calmes et bien tranquilles comme leur auteur. Quant à Sahli qui termine une année à la cité internationale des Arts, il expose deux montages où les matériaux (tissus, papier, etc...) cherchent avec le vide une correspondance où le rôle de la couleur intervient en tant que catalyseur.

La peinture tunisienne pourra, certes revendiquer sa place au milieu du concert des artistes, mais on regrettera cependant qu'elle ne songe pas encore à réaliser des travaux d'équipe. Cette formule avait été inaugu-

rée en 63, et déjà à l'époque les responsables de la Biennale pour la Tunisie avaient regretté le manque d'audace des tunisiens; si l'art tunisien ne peut pour des raisons de culture, suivre la plupart des courants esthétiques contemporains, de grandes possibilités lui sont offertes dans la réalisation d'œuvres intégrant autant de techniques que de disciplines différentes.

Pour ce qui est des trois options choisies par la Biennale (Art conceptuel, Hyperréalisme, Interventions), on comprendra facilement pourquoi la Tunisie n'a pu s'intégrer à ces courants. Ces formes d'art représentent, en effet, laboutissement d'une recherche esthétique, la remise en question d'un long cheminement dont l'art abstrait fut le début de la fin. En Tunisie où n'existe aucune tradition artistique, où l'art en est encore à ses premiers pas, l'heure de la remise en question n'est pas encore venue, et bien heureux les artistes qui en sont encore au stade des grandes découvertes.

L'art conceptuel est probablement l'une des options offrant le plus d'intérêt, un des courants dont probablement sortiront les grandes lignes de l'art de demain. L'art conceptuel dépasse le point de non-retour auquel ont abouti certaines démesures, certains actes en apparence irraisonnés de l'art abstrait; avec l'art conceptuel, l'idée de l'œuvre remplace l'objet créé; c'est la démarche primordiale et spirituelle de l'artiste qui prend la première importance; le créé n'est plus l'objet mais le sujet créant. L'art s'extériorisera donc par une attitude.

L'art conceptuel qui déprécie l'image au profit du langage se présente comme un travail théorique, un discours sur l'art.

L'Hyperréalisme, lui aussi largement représenté à la Biennale de Paris, renoue avec l'art abstrait en ce sens qu'il se pose lui aussi le problème de la réalité. L'Hyperréalisme, plus réel que la réalité se manifeste par une figuration froide moins proche de l'objectivité de la photo que de l'image cinématographique. Cependant, ne nous y trompons pas, cette tendance de l'art contemporain rejette l'académisme conventionnel tout en gardant un souci constant de présenter le réel sans complaisance. Par l'ambiguïté entre l'œuvre d'art et la photo, l'Hyperréalisme soulève la réflexion sur la fonction artistique.

Les interventions rejettent quant à elles les moyens esthétiques classiques pour faire appel aux moyens les plus divers capables de concrétiser une idée. L'intervention peut aussi bien être une attitude corporelle dans un lieu public ou une composition lumineuse au néon sur la façade d'un bâtiment.

De l'ensemble de cette exposition, il nous restera le sentiment que le cadre étroit de la toile a éclaté depuis bien longtemps, et la Biennale est devenue une immense fête. L'art n'est plus un spectacle auquel on vient assister, mais un spectacle à faire. Pour les artistes d'aujourd'hui, même si leur attitude dévoile non sans humour leur angoisse à propos de l'art, il s'agit de créer un nouveau dialogue avec le public. Tous ces artistes s'expriment en un langage radicalement nouveau qui refuse toute régression.

Ainsi l'œuvre d'un jeune artiste brésilien intitulée « Requiem pour le dernier artiste » fait pénétrer le public à l'intérieur d'une chambre ardente baignée de musique pop et au milieu de laquelle se trouve un cercueil décoré de couleurs vives et tapissé de miroirs. « L'œuvre que j'apporte à la Biennale, ajoute l'auteur, et qui a pour titre Requiem pour le dernier artiste est une mise en garde. Il faut comprendre la place qu'occupent l'art et les artistes dans la vie de la société et de l'homme. Prenez garde, ne tuons pas l'art et les artistes parce que l'humanité n'y survivrait pas, et ce Requiem pour le dernier artiste deviendrait aussi celui du dernier homme.

Alors gardons les yeux ouverts aux beautés simples de notre monde. Ne nous laissons pas fermer et refusons les cellières.

Puisque cette œuvre appelle votre participation, que ceux qui viennent se plonger au cœur de cette fête populaire et colorée se laissent pénétrer par l'idée, non de la mort de l'art, mais de la disparition de ce don artistique dans l'homme, et par là même de son humanité, au profit d'une civilisation de technologie de plus en plus tournée vers le rendement.

« Ce don artistique de l'homme » n'a pas entièrement disparu de la Biennale, il serait bon cependant de prendre au sérieux ce contestataire et de tuer la machine qui grandit en nous afin de faire renaître l'homme.

BRIGITTE FEHRI